

sins qui habite une commune voisine, où il possède une maison commode, et où il cultive quarante arpents de terre à la saison, *sur le sien*. Ce cousin est un homme de quarante-deux ans, d'une constitution très-robuste, mais d'un caractère un peu lourd; il a, dans le pays, la réputation d'un travailleur infatigable, qui fait tout son ouvrage lui-même, et avec qui les journaliers n'ont pas dix écus à gagner dans une année. Sa charrue est toujours attelée de six excellents chevaux, parce qu'il en prend un soin particulier; il ne vend jamais ni foin ni paille; ses labours sont toujours exécutés régulièrement dans la saison exigée par la coutume, et jamais il ne dessaisonnerait un arpent de terre; il ménage sa terre comme ses chevaux, et croirait la ruiner s'il semait quelque chose dans les jachères; aussi passe-t-il pour un excellent cultivateur. Sa femme, d'ailleurs, est un modèle d'économie. Malgré cela, il a beaucoup de peine à fournir à la dépense de son train et de son ménage: il avait voulu faire prendre un autre état à son fils, parce qu'il trouve que celui de cultivateur n'est pas assez lucratif; mais il a reconnu qu'il lui en coûtait trop cher pour entretenir ce jeune homme hors de chez lui, et il a été forcé d'y renoncer, parce qu'il n'aurait pu subvenir à cette dépense sans vendre une partie de son bien. Je l'ai entendu plusieurs fois dire qu'il ne conçoit pas comment un fermier, qui est obligé de payer la moitié du revenu de la ferme, peut se tirer d'affaire; que, pour lui, quoiqu'il n'ait pas de moitié à payer, lorsqu'il survient une mauvaise récolte, ce qui n'arrive que trop souvent aux cultivateurs, il a toutes les peines du monde à gagner le bout de l'année.

Benoit estime beaucoup ce cousin, parce que c'est un homme vraiment très-laborieux, et de plus, un très-honnête homme; mais il lui fait souvent la guerre sur son scrupuleux respect pour la coutume et la routine: il lui disait dernièrement qu'il ressemble à un élégant de la ville qui ne se déterminerait pour rien au monde de porter un chapeau à bords larges, qui garantiraient ses épaules de la pluie et son visage du soleil, parce que c'est la coutume ou la mode de les porter à bords étroits.

Cependant le cousin vient souvent voir Benoit; il lui demande de lui communiquer les secrets au moyen desquels il a pu faire sa fortune en cultivant la terre. Benoit ne conserve de secrets pour personne, il lui donne des conseils fondés sur sa longue expérience; le cousin ne peut s'empêcher quelquefois de les approuver, et cependant il n'a pas eu encore le courage d'essayer aucune amélioration dans sa culture. Il y a deux ans, il eut bien envie de semer six arpents de racines, parce que Benoit lui avait

dit que c'est une excellente nourriture pour les animaux, et que, dans le pays qu'il a habité, on leur donne pendant tout l'hiver avec du foin et sans avoine, ce qui les tient gras et vigoureux; mais lorsqu'il en parla à sa femme, *qui tient la bourse*, elle lui déclara qu'il pourrait semer, biner et arracher ses carottes lui-même, mais qu'il n'aurait pas un sou pour payer des journaliers; et il n'en sema point.

Cette année-là, le fourrage fut très-rare, l'avoine donna peu et devint très-chère; le cousin ne put en vendre un grain, parce qu'il avait peu de foin à donner à ses chevaux. Il vit pendant tout l'hiver un cultivateur voisin de Benoit qui avait eu le bon esprit de semer des carottes d'après son conseil, entretenir ses chevaux sans avoine, et la vendre à un prix très-élevé; à la sortie de l'hiver, ses chevaux étaient gras et luisants comme des taupes: le cousin aurait bien maudit sa femme, s'il l'eût osé.

Lorsque j'arrivai chez Benoit, je trouvai ces deux hommes s'entretenant d'agriculture: je témoignai le désir de ne pas interrompre une conversation qui m'intéressait vivement. Je vais la rapporter ici avec le plus d'exactitude que je le pourrai; je désire qu'on la lise avec autant de plaisir que j'en ai éprouvé à l'entendre.

Le cousin.—Lorsque vous êtes arrivé dans le pays de votre femme, quel genre de culture y suivait-on?

Benoit.—On n'y cultivait que du grain, blé, avoine et surtout beaucoup d'orge, parce que l'on consommait dans le pays une énorme quantité de bière. La terre était en jachère régulièrement tous les trois ans; on semait bien quelque peu de trèfle, mais on ne savait pas le cultiver: on le semait toujours dans l'orge ou dans l'avoine, après du blé, ce qui est la plus mauvaise place où l'on puisse le mettre. De cette manière, il faut que la terre soit bien bonne et les circonstances bien favorables, pour que le trèfle réussisse: il ne donne presque toujours que des récoltes incomplètes, et il est bien rare que l'on ait un beau blé après un trèfle ainsi placé, parce que la terre reste infestée de mauvaises herbes; d'ailleurs, on ne savait pas l'amender avec du plâtre; on ne savait non plus le sécher; on le fanait comme le foin des prairies, et il arrivait que lorsque le temps était mauvais, on le perdait entièrement, ou on le reptrait à moitié pourri; tandis que, s'il faisait sec, toutes les feuilles restaient sur le terrain, et l'on ne reptrait que les tiges, qui ressemblaient à des brins de balai. Il résultait de là qu'on y faisait peu de cas du foin de trèfle, tandis que, lorsqu'il est bien fait, les bestiaux le préfèrent au meilleur foin des prairies. Le bétail y était peu nombreux et très-mal entretenu; le pâturage pendant l'été et la paille pendant l'hiver

formaient à peu près sa seule nourriture: aussi, pour peu que la saison fût sèche, les vaches étaient dans un état déplorable.

Au bout de quelques années, voulant engager un de mes voisins à cultiver du trèfle, je lui fis voir que, lorsque son blé lui coûtait 6 francs les trois minots, le mien, que je semais toujours sur le trèfle, ne me coûtait pas 3 francs.

Le cousin.—Comment pouviez-vous donc savoir ce que vous coûtait votre blé? Quant à moi, je serais bien embarrassé si on me demandait ce que me coûte le quintal de blé ou d'avoine que je récolte.

(A continuer.)

La Semaine Agricole.

MONTREAL, 15 MAI 1871

Du chaulage des terres.

Le chaulage des terres se pratique dans la grande Bretagne avec une grande prodigalité: en France, en Allemagne, en Belgique, &c., cette pratique est aussi établie, et cependant elle est bien peu suivie dans notre pays. Lorsque l'on considère le bas prix auquel on peut produire la chaux, lorsque l'on considère les excellents et permanents effets de son application sur le sol, on a lieu de grandement s'étonner que la pratique de chauler la terre ne soit pas plus généralement répandue parmi nous.

Les propriétés auxquelles la chaux tient sa principale puissance sont de deux natures. La chaux est un alcali, ou plutôt une terre alcaline, qui, en se combinant avec beaucoup d'acides végétales, agit comme fondant, et forme avec ces acides un composé qui est soluble dans l'eau, lequel est ainsi saisi avec plus d'avidité par les racines des plantes. Elle a ainsi un effet des plus bienfaisants sur les terres qui contiennent une forte proportion d'humus (elle forme alors une sorte de sel pulminote de chaux). L'humus, comme nous l'avons déjà dit dans la *Semaine*, est le résidu de la décomposition des végétaux et des animaux que les cultures et les engrais ont déposés dans le sol. La chaux étant plus poreuse que la glaise a un effet mécanique sur les terrains glaiseux, les rend plus friables et plus aisés à travailler, et a également de la